

Gloria Steinem

PRÉFACE DE
VICTOIRE TUAILLON

Une vie inattendue

LEDUC 
société

Bien avant de devenir une journaliste de renom et une figure emblématique du féminisme, Gloria Steinem était une enfant curieuse. Elle parcourait les routes avec son père, prenait soin de sa mère et dévorait tous les livres qui lui tombaient entre les mains.

Dans *Une vie inattendue*, elle revient sur les expériences improbables et les moments décisifs qui ont façonné sa destinée. Elle y évoque ses années passées en Inde, sa découverte des mouvements de résistance non violente et ses voyages à travers le monde en faveur des droits des femmes. Elle rend hommage à celles et ceux qui ont nourri sa pensée : pionniers, écrivains et intellectuels qui ont enrichi sa compréhension du pouvoir, de la communauté, de la justice et de la solidarité.

Entremêlant souvenirs personnels et regard sur le présent, Gloria Steinem examine les avancées et les revers de plus de six décennies d'engagement. En se remémorant les mouvements qu'elle a contribué à faire grandir et les victoires remportées pour les droits des femmes et les droits humains, elle invite les nouvelles générations à imaginer des voies plus audacieuses et plus inclusives.

À la fois intime, spirituel et nourri d'une sagesse acquise au fil de l'expérience, *Une vie inattendue* offre l'occasion rare d'entendre l'une des voix les plus marquantes du féminisme et de poursuivre la construction collective d'un monde meilleur.

Figure américaine du féminisme contemporain, **Gloria Steinem** compte parmi les personnalités les plus influentes de l'activisme mondial. Journaliste, écrivaine et cofondatrice du magazine *Ms.*, publication pionnière du mouvement féministe aux États-Unis, elle inspire depuis plus de soixante ans les combats pour l'égalité et la justice sociale à travers le monde.

20,90 euros

Prix TTC France

ISBN : 979-10-285-3886-6



Rayons : Biographies, Société

editionsleduc.com

LEDUC 
société

Une vie
inattendue

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux ! Rendez-vous ici : **bit.ly/newsletterleduc**

Retrouvez-nous sur notre site **www.editionsleduc.com** et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison. Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40 % en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Titre original : *An Unexpected Life*

Copyright © 2026, Gloria Steinem

Première publication aux États-Unis par Random House, une marque et division de Penguin Random House LLC.

All rights reserved including the right of reproduction in whole or in part in any form. No part of this book may be used or reproduced in any manner for the purpose of training artificial intelligence technologies or systems. This work is reserved from text and data mining (Article 4(3) Directive (EU) 2019/790).

Relecture : Clémentine Sanchez

Maquette : Fabrice Del Rio Ruiz

Design de couverture : Rachel Willey

Adaptation de couverture : Élisabeth Hébert

Photo de couverture : Cynthia Rose MacAdams

© 2026, Leduc Éditions, pour l'édition française

76, boulevard Pasteur

75015 Paris

ISBN : 979-10-285-3886-6

Gloria Steinem

Une vie inattendue

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Danielle Lafarge

LEDUC 
société

Ce livre est dédié à mon amie de toujours, Wilma Mankiller, première femme élue cheffe de la nation cherokee. J'aurais souhaité qu'elle vive plus longtemps afin que nous puissions écrire ce livre ensemble. Rien ne pourrait me consoler de sa disparition, mais j'espère que son esprit émanera de ces pages. Son souvenir perdure en moi et, je l'espère, dans les fondements de la véritable démocratie de ce pays – celle que nous nous efforçons encore de bâtir.

Sommaire

Préface	11
Avant-propos. L'aile du papillon	17
Chapitre 1. Les aléas de la vie dont je suis reconnaissante..	31
Chapitre 2. Des personnes que je n'oublierai jamais : rencontres et occasions manquées.....	83
Chapitre 3. Histoire verticale : ce qui a été pourrait être à nouveau	125
Chapitre 4. Rendre l'invisible visible	157
Chapitre 5. L'espoir est une forme de planification : autrefois et aujourd'hui	179
Chapitre 6. Demande toujours à la tortue, et autres leçons d'une longue vie	213
Remerciements.....	233
Bibliographie.....	235

Notes	239
Crédits et autorisations pour les images.....	251
Index.....	253
À propos de l'autrice	261

Préface

Victoire Tuillon

Le tout dernier jour de la vie de Gloria Steinem*, j'étais dans un amphithéâtre près de Bordeaux, à cinq mille huit cents kilomètres de son appartement new-yorkais, et comme toujours quand je dois prendre la parole en public, je pensais à elle. Devant la centaine d'étudiant·e·s tout juste majeur·e·s à qui je comptais exposer sans détour le problème politique des violences sexuelles, j'avais la bouche sèche et les mains tremblotantes. J'ai pensé que Gloria Steinem aussi, comme elle le raconte dans ce livre, avait peur avant de parler, même si elle l'avait fait des milliers de fois pendant plus de cinquante ans lors de ses tournées dans les universités avec d'autres camarades pour éveiller et relier les consciences – c'est ce que l'on appelle l'« activisme communautaire ».

Exceptionnelle activiste, journaliste, autrice, Gloria Steinem est l'une des féministes les plus inspirantes du

* Gloria Steinem est décédée le 2 septembre 2026 à son domicile de New York, à l'âge de 92 ans.

monde. Inspirante, c'est-à-dire dont les mots et les actes nous donnent de l'élan et de la force pour garder le cap, la tête haute, toutes dents dehors (parfois pour mordre, comme elle le raconte page 102).

« Que penserait, que dirait, que ferait Gloria Steinem à ma place ? » est une question, je le sais, que nous sommes nombreuses à nous poser. Devenue une icône mondiale du mouvement pour l'égalité, Gloria Steinem resta, tout au long des quatre-vingt-douze années de sa vie, combative et enthousiaste, nourrie par des amitiés solides partout dans le monde, autrice de fantastiques récits journalistiques et infatigable militante.

Ce sont d'abord sa radicalité optimiste et sa positivité pragmatique qui m'ont passionnément séduite quand je l'ai lue dans ma vingtaine, sur le conseil de ma sœur aînée. À cette époque, après avoir quitté un homme qui m'étouffait, j'avais accroché sur les murs de ma chambre les portraits en noir et blanc de dizaines d'autrices dont les mots me donnaient de l'air. Entre Angela Davis et Virginie Despentes, Gloria me souriait derrière ses lunettes rondes. J'avais l'impression qu'elles se parlaient entre elles.

À la question : « Que ferait Gloria Steinem ? », la réponse est souvent : un cercle de parole. Elle le rappelle tout au long du livre : s'asseoir en cercle pour être présent·e·s, ensemble, avec nos cinq sens, et prendre la parole depuis notre propre expérience, écouter bien plus que parler, constitue l'une des pratiques les plus anciennes de l'humanité. Les cercles de parole sont à l'origine de toute démocratie réelle, et c'est pourquoi ils doivent redevenir un réflexe. Dans tous les

collectifs, en famille, entre amis, autour d'une table, assis par terre, peu importe, tant que l'on peut « exprimer une chose indicible » et entendre les autres répondre : « Moi aussi ! Je pensais être la seule... »

Car « il n'y a rien de plus fondamental ni de plus radical que de dire la vérité et d'écouter les autres en faire autant ».

Les premiers cercles de parole auxquels a participé Gloria étaient en Inde, où elle s'était, selon ses propres termes, « enfuie » une fois son diplôme d'université pour jeunes filles en poche, refusant le seul horizon proposé (trouver un mari). La rencontre d'activistes non violentes, celles qui ont « tout appris à Gandhi », a changé sa vie. En tant que militante et créatrice du magazine *Ms.* (qui existe encore aujourd'hui), Gloria Steinem a consacré son temps à faire circuler et résonner la voix des femmes, à les encourager, partout où elle passait, à s'organiser entre elles, sans rien attendre des dirigeants. La voix des femmes, et de toutes les femmes, car comme elle le rappelle infatigablement, il n'y a pas de « féminisme blanc » : si le féminisme n'inclut pas toutes les femmes, alors ce n'est pas du féminisme.

Dans ce livre formidable, son ultime cadeau, résonnent les voix de celles qui comme elle se battent pour la justice, la démocratie et l'égalité partout dans le monde, et en premier lieu celles des femmes noires (« les guides universelles de nous tous ») et les femmes autochtones amérindiennes, toutes trop souvent écrasées par cette « dictature étasunienne » qu'elle n'a cessé de dénoncer.

Au cours de cette « vie inattendue », Gloria n'est jamais devenue ni épouse ni mère. Mais elle a de très nombreuses sœurs et filles qui continuent son œuvre. Partout où les femmes se révoltent, contre le patriarcat, la suprématie blanche et l'écocide de notre planète, je reconnais le sourire de Gloria. Et dans leur ferveur, dans leur énergie spectaculaire, il m'arrive de reconnaître ce qui me touche le plus chez elle : la voix de l'ancienne petite fille.

Cette voix, je l'entends chez celles qui comme Gloria sont capables de faire descendre des milliers de personnes dans la rue, courent de micro en piquet de grève, d'occupation en réunion militante, éclatantes de charisme et d'éloquence et qui le soir venu pleurent en se reprochant de ne pas en faire assez, petites filles à nouveau, impuissantes à sauver leurs mères. Comme elle le raconte dans plusieurs de ses textes, Gloria Steinem est obligée de grandir très vite pour prendre soin de sa mère, démunie et malade. L'ancienne petite fille qui fut une nuit tirée de son sommeil par la morsure d'un rat sur sa main comptait acheter les autres étages de son immeuble new yorkais « pour en faire un refuge pour des femmes de toutes origines en quête d'un lieu de vie ou de réunion. Cela me fait réaliser que mon moi actuel tente toujours de sauver mon moi passé ». De ce dénuement elle ne concevra ni amertume ni fascination pour la richesse, au contraire : c'est dans cette enfance qu'elle a puisé l'énergie de se battre, pour nous toutes.

Le dernier jour de la vie de Gloria Steinem, dans l'amphithéâtre, une étudiante aux traits enfantins m'a demandé où trouver de l'espoir et de la joie après toutes les horreurs

dont je venais de leur parler, et j'ai encore pensé au très vieux et très beau visage de Gloria. J'ai répondu que si moi non plus je n'avais pas d'espoir de voir la fin du patriarcat de mon vivant, je me sentais reconnaissante pour toutes celles qui s'étaient battues avant nous, et pour toutes celles qui viendraient ensuite – nous avons toujours existé, nous qui refusons l'exploitation, la domination et la soumission, nous qui nous révoltons autant contre la violence que pour le droit au plaisir. À la fin, une trentaine sont resté·e·s pour poser des questions, ils et elles voulaient parler de l'abolition de la prison et de comment créer une véritable démocratie, alors bien sûr, je leur ai proposé de faire un cercle. Quand je suis sortie, le ciel était étrangement violet et j'ai pensé à ce livre merveilleux de Gloria Steinem, à sa vie inattendue et à la force qu'elle a donnée et que ses mots donneront longtemps à toutes celles qui brûlent de dire à leur tour leur vérité.

Avant-propos

L'aile du papillon

*Zhuangzi rêva une fois qu'il était un papillon,
un papillon qui voletait de-ci de-là, heureux d'être
lui-même et de faire ce qui lui plaisait. Il ne savait pas
qu'il était Zhuangzi. Soudain, il se réveilla et il se tenait
là, Zhuangzi en chair et en os. Mais il ne savait pas s'il
était Zhuangzi qui avait rêvé qu'il était un papillon,
ou un papillon qui rêvait qu'il était Zhuangzi.
– Zhuangzi, penseur chinois¹*

Au moment où j'écris ces lignes, je suis à la fois plus âgée que je n'aurais jamais imaginé le devenir et plus heureuse que je n'aurais jamais imaginé pouvoir l'être. J'ai eu la chance d'avoir des amis qui sont ma famille de cœur et des amis fidèles à l'étranger. Nous nous efforçons de rester en sécurité et libres, et partageons l'espoir d'une démocratie pacifique.

En tant qu'êtres sociaux, nous aimons nous inventer des amis et des protecteurs imaginaires, que nous soyons

un enfant qui a peur du noir ou un adulte en isolement carcéral qui griffonne des messages sur les murs à l'intention du prochain détenu qui sera incarcéré dans cette cellule, même si c'est un inconnu. Si l'isolement est la punition à la fois la plus sévère et la plus universelle, c'est parce que nous avons besoin les uns des autres. Nous souffrons de la solitude. Notre besoin de compagnie, non seulement au sein de notre propre espèce, mais aussi avec tous les êtres vivants, montre à quel point nous sommes des êtres sociaux.

Quels que soient la langue et les mots, le but de l'amitié est de comprendre et d'être compris. En tant qu'êtres humains, nous avons la chance de disposer du langage, mais les animaux en possèdent un eux aussi, du barrissement des éléphants aux signaux des fourmis qui bâtissent des fourmilières communautaires complexes. Tout comme les nuées d'oiseaux parcourent des milliers de kilomètres au gré des saisons et des vents, nous pouvons voyager au bout du monde en comptant sur la langue et l'entente humaine pour nous valoir un bon accueil. Que nous soyons liés par le sang ou par nos idées, que nous vivions en harmonie ou séparés en raison de notre espèce, de la guerre, la religion, la race ou la classe sociale, nous sommes tous des passagers du vaisseau spatial Terre.

En lisant un livre comme celui-ci, vous contribuez à une interminable conversation que vous faites perdurer. N'hésitez pas à griffonner des commentaires en marge, au fil de votre lecture. Ainsi, les prochains lecteurs de cet exemplaire prendront eux aussi part à cette conversation intemporelle. Après tout, comme le disent les scientifiques,

le battement d'ailes d'un papillon peut changer le temps à des centaines de kilomètres de là. Imaginez tout ce que chacun d'entre nous a la capacité de changer par ses paroles, ses pensées et ses actes. Nous détenons tous ce pouvoir qui ne peut nous être retiré que par notre propre manque de foi en cette force.

Chacun de nous peut changer le temps, ici ou là-bas.

Comme l'oiseau, j'ai soigneusement construit mon nid avec amour. C'est un lieu où je peux travailler, vivre et inviter mes amis et ma famille de cœur à me rendre visite.

Mon nid est un appartement dans une vieille maison en grès rouge, sur l'île de Manhattan, dans une ville que j'aime et qui, durant des siècles, a été un lieu d'escale pour les navires et les colons. Avant qu'elle ne devienne une métropole tentaculaire, ses habitants tiraient leur subsistance de ses rivages. La diversité des cultures et des langues est indissociable de son quotidien, de Harlem, qui abrite encore des familles dont les origines remontent jusqu'en Afrique, à Chinatown, où de nombreuses histoires ont souvent commencé en Asie. Ces quartiers ont été érigés longtemps après qu'y vivait la communauté d'origine des Amérindiens, qui appellent encore cette île « Mannahatta ».

À l'épicerie au coin de la rue, je discute avec le vendeur de son jardin en Égypte, et avec ma voisine, de sa famille à Calcutta, où j'ai moi-même vécu quand j'avais une vingtaine d'années. Enfant, j'ai habité dans le Michigan et l'Ohio. À New York, je me sens beaucoup plus intégrée

à une communauté mondiale. Je sais que si j'invitais mes amis originaires d'Inde ou d'Angleterre à Manhattan, ils trouveraient des saveurs, des magasins, des dialectes et des gens qui leur rappelleraient leur pays.

Bien que j'aie voyagé en Europe, en Inde et à travers la majeure partie de l'Amérique du Nord, j'habite depuis plus de cinquante ans dans cette *brownstone*. Si j'en ai le temps et la possibilité, j'espère acquérir les autres étages de l'immeuble pour en faire un refuge pour des femmes de toutes origines en quête d'un lieu de vie ou de réunion. Cela me fait réaliser que mon moi actuel tente toujours de sauver mon moi passé. J'ai passé une partie de ma jeunesse à regarder les fenêtres éclairées en songeant : « Tout le monde a un foyer, sauf moi. » Cette nostalgie provient probablement de mon enfance chaotique. Non pas que j'aie manqué d'amour ou d'attention de la part de ma famille, mais parce que nous manquions d'argent, même si nous débordions d'optimisme.

Il y a plus de cinquante ans, j'ai commencé par occuper un étage, que je partageais avec une colocataire artiste. Aujourd'hui, je dispose de deux étages pour moi toute seule. J'ai la chance d'habiter dans un quartier préservé et de ne pas en être chassée par les promoteurs immobiliers ou les chaînes de magasins.

À un pâté de maisons de là se trouvent les anciennes remises pouvant chacune accueillir un cheval et une calèche. Aujourd'hui, elles servent à abriter une voiture, à accueillir un atelier d'artiste, voire à loger une famille. En agrandissant une fenêtre, j'ai trouvé une pièce de

monnaie datant de 1870 qui avait été glissée entre les briques par un ouvrier. Même si les cheminées qui se trouvent dans chaque pièce ne sont plus alimentées par des bûches ou du charbon, et que le chauffage est désormais assuré par une chaudière au sous-sol, j'aime sentir ce lien qui m'unit aux anciens occupants qui se pressaient ici pour se réchauffer.

L'un des avantages de New York est que l'on n'a pas besoin de voiture. Je peux me rendre partout à pied. Je pense être l'une des rares Américaines à n'avoir jamais acheté ni même loué de voiture. J'ai appris à conduire quand j'étais au lycée car le permis de conduire était un symbole de passage à l'âge adulte. Malgré les efforts déployés par les constructeurs automobiles pour supprimer les transports publics et imposer l'achat de voitures, sur l'île de Manhattan, on se déplace surtout en métro, en bus et en taxi. La Californie, notamment, n'a pas eu cette chance. Là-bas, les constructeurs automobiles ont racheté et détruit de nombreuses lignes de chemin de fer pour faire de la place pour les voitures.

J'ai mené une vie inattendue : je ne me suis jamais mariée, je n'ai pas eu d'enfant et je n'ai pas même connu la sécurité d'un emploi stable. J'ai réussi à gagner ma vie, avec des hauts et des bas, en tant que journaliste, et aussi, pendant longtemps, en tant que conférencière et rédactrice en chef. J'ai contribué à la création de magazines d'un genre nouveau, d'abord pour la ville de New York avec *New York*, puis à l'échelle nationale, pour les Américaines, avec *Ms*.

Enfant, quand on me demandait ce que je voulais faire plus tard, je répondais généralement en citant le nom de mon écrivaine préférée : Louisa May Alcott, autrice des *Quatre Filles du docteur March*, que je relisais inlassablement. J'ai toujours espéré trouver ce sentiment d'appartenance à une famille, tout en contentant ma soif d'aventure. Pourtant, je ne me souviens pas d'avoir confié à qui que ce soit au lycée ou à l'université que je voulais être écrivaine, ni même l'avoir envisagé en mon for intérieur.

Si vous m'aviez posé la question à l'adolescence, j'aurais probablement répondu que je voulais devenir danseuse, comme ces femmes dont les photos ornaient les murs de l'école de danse que je fréquentais. Le cinéma était le seul endroit où je voyais des femmes occuper d'autres rôles que ceux de mères, enseignantes et femmes de ménage, les trois principales possibilités qui s'offraient à elles dans la réalité de mon quartier.

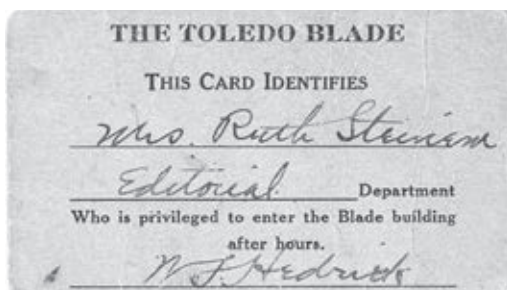
Si vous m'aviez demandé, quand j'étais une jeune adulte, à quoi ressemblerait ma vie plus tard, j'aurais prédit qu'après l'université, je me serais mise en quête d'un emploi, probablement dans le journalisme, puis je me serais mariée et j'aurais eu deux ou trois enfants. J'aurais continué à travailler, bien que mon travail aurait été moins important que celui de mon mari. En d'autres termes, j'aurais eu une vie que l'on qualifie le plus souvent de « banale » pour une femme. Ce mode de vie me paraissait « mystérieux », car les choix conventionnels des femmes, qui étaient célébrés au cinéma, ne se reflétaient pas dans mon vécu. Ma mère avait été journaliste avant de renoncer à sa carrière après

son mariage. J'ai atteint l'âge adulte dans les années 1950, à une époque où mon pays, comme beaucoup d'autres à travers le monde, s'efforçait de revenir à ce que l'on appelait la « normalité » après la Seconde Guerre mondiale. Les hommes reprenaient leurs emplois d'avant-guerre et les femmes qui avaient « occupé » ces emplois pendant le conflit étaient encouragées à y renoncer pour devenir mères et femmes au foyer à plein temps, souvent dans des banlieues nouvelles. J'imaginais moi aussi que je ferais cela, mais pas tout de suite.

J'ai eu le bonheur de connaître des relations amoureuses avec des hommes bons et gentils, mais je n'ai jamais voulu franchir le pas et me marier. Au lieu de cela, mes anciens amants sont devenus et sont restés ma famille de cœur. Avec le recul, je pense que j'ai été fortement influencée par le fait qu'enfant, je devais m'occuper de ma mère qui était malade et je ne voulais plus jamais être responsable d'un autre être humain. Je craignais aussi que ma vie passe au second plan par rapport à celle d'un mari, comme je le voyais se produire autour de moi.

En tant qu'écrivaine, j'ai toujours travaillé principalement chez moi. Je n'ai donc jamais eu d'horaires de bureau classiques. Au contraire, j'ai tendance à travailler en fonction des délais ou au gré de l'inspiration. Si ce mode de fonctionnement est ancré en moi, c'est probablement parce qu'avant ma naissance, ma mère était elle aussi journaliste. Quand j'étais enfant, elle m'a montré comment plier une feuille de papier en trois pour pouvoir la tenir dans la paume de ma main, comme un calepin de reporter. Elle

m'a aussi raconté qu'elle avait autrefois travaillé pour le *Toledo Blade*, un journal local. Je ne m'en souvenais pas vraiment jusqu'à ce que je devienne moi-même journaliste indépendante. C'est incroyable de constater que les graines du futur sont présentes dans le passé. Pourtant, nous ne le comprenons que rarement. Mon père avait lui aussi cette mentalité d'indépendant. Il avait deux fiertés : il ne portait jamais de chapeau, comme les hommes de sa génération étaient censés le faire, et il n'avait jamais eu d'emploi fixe. L'été, il tenait un dancing et l'hiver, il faisait le commerce d'antiquités.



*Le laissez-passer de ma mère Ruth,
délivré par le Toledo Blade.*

Il est difficile d'imaginer deux personnes plus dissemblables que mes parents. Ils se sont rencontrés lorsqu'ils étaient étudiants à l'université de Toledo, dans l'Ohio. Ma mère, issue d'une famille protestante de la classe ouvrière, aimait la poésie et la lecture. Mon père, venant d'une famille d'immigrants juifs aisés, avait une mère militante. On pourrait dire que ma mère était tombée amoureuse

de sa belle-mère, Pauline Perlmutter Steinem. Mon père était un homme sociable et en surpoids, qui ne cessait jamais de rêver, même si ses rêves ne se concrétisaient jamais vraiment. Ma mère expliquait ce phénomène en me disant qu'un enfant était comme la graine d'une fleur et que personne ne savait ce qu'il deviendrait avant qu'il ne s'épanouisse.

À l'époque de ma naissance, ce pan de l'histoire familiale était déjà révolu. J'ai des souvenirs de ma grand-mère maternelle qui venait faire le ménage et nous donner un coup de main de temps en temps, après la séparation de mes parents, lorsque ma mère et moi vivions à East Toledo. Mais je ne garde qu'un souvenir confus du tic-tac de l'horloge posée sur la cheminée de l'appartement de ma grand-mère paternelle et des récits familiaux sur ses prouesses en tant que femme au foyer, pionnière de la formation professionnelle et mère de quatre fils. Fait rare pour les femmes de son époque, Pauline a également obtenu un diplôme d'enseignante, a siégé à plusieurs conseils d'administration et, parmi ses nombreuses réalisations, a contribué à la création du tribunal pour mineurs de l'Ohio. Ce n'est que bien plus tard, lorsqu'une universitaire féministe a écrit une monographie à son sujet, que j'ai appris qu'elle avait été la première femme élue au comité scolaire de Toledo en se présentant sur une liste de coalition avec les anarchistes et les socialistes. Elle a également mobilisé des femmes pour faire campagne en faveur du droit de vote.

Bien que ma grand-mère et ma mère aient exercé un métier qu'elles aimaient, elles n'ont pas nécessairement été récompensées, célébrées, ni même commémorées pour leurs accomplissements. Aujourd'hui, grâce à la mobilisation pour la justice sociale qui a transformé notre conception du travail, tant au foyer qu'à l'extérieur, je constate que les filles et les femmes, comme les garçons et les hommes, sont mieux à même d'envisager un avenir qui leur convient, un avenir qui s'est affranchi des attentes liées au genre. Les hommes s'occupent désormais des bébés et des jeunes enfants, et de nombreuses femmes exercent des emplois qui étaient autrefois réservés aux hommes.



Tract annonçant des conférences éducatives animées par Pauline Steinem, ma grand-mère paternelle.

Je suis née dans une famille influencée par la théosophie, qui prône l'universalité de la valeur humaine et la quête de la vérité et de la connaissance. Ce mouvement mondial, qui se présentait comme une synthèse de toutes les grandes religions du monde, louait la réincarnation et était fortement influencé par l'hindouisme et d'autres religions orientales. Mes deux grands-mères, puis ma mère, avaient été théosophes. La mère de mon père était de tradition juive et celle de ma mère, de tradition chrétienne. J'ai passé de nombreux après-midi avec mes livres de coloriage ou un exemplaire de *Legends and Tales: Lotus Leaves for the Young*, d'Annie Besant, au fond d'une salle de réunion à Toledo, où ma mère et ses amies se retrouvaient chaque semaine pour parler théosophie. Bien que la race et l'ethnicité étaient encore bien trop souvent des causes de clivages aux États-Unis, l'essentiel pour ma mère était la croyance en la démocratie à venir. Elle disait souvent que les enfants sont de petits étrangers qui entrent chez vous ; vous avez le devoir et la joie d'en prendre soin et de les aimer, mais ils ne vous appartiennent pas. Cela semble être une philosophie vous permettant d'être vous-même, tout en vous procurant un sentiment de sécurité.

Mes professeurs, par leur exemple, m'ont également aidée à élargir ma compréhension de notre interconnexion. Comme les enseignants que j'admirais dans ma ville du Midwest américain venaient de la lointaine Russie ou d'Allemagne, la vision du monde que j'avais durant mon enfance était celle d'un espace sans frontières. Je suis sûre que cela m'a aidée à grandir dans une ville industrielle